



JEAN D'ORMESSON
POUR LE FIGARO

L'écrivain s'adresse à l'ancien ministre de la Culture, qui vient de publier un ouvrage** où il dévoile les coulisses de l'ère Sarkozy.

Mon cher Frédéric, vous êtes un artiste et un écrivain

Mon cher Frédéric, Ce n'est pas la première fois que vous mettez en scène votre entrée au gouvernement et votre parcours ministériel. La première fois, c'était l'année dernière avec un livre sérieux et légèrement barbant : *Le Désir et la Chance*. La *Récréation*, c'est autre chose. Et de beaucoup plus amusant. La *Récréation* n'est ni un roman, ni un essai, ni des Mémoires, ni un bilan. C'est un journal au jour le jour. Les choses commencent très mal pour vous. À Rome, au moment de quitter la Villa Médicis que vous dirigez, vous avez l'imprudence de confier à la télévision la raison de votre départ avant même l'annonce officielle du nouveau gouvernement sur le perron de l'Élysée. Pour un couac, c'est un couac. « Si ça n'avait tenu qu'à moi, vous lance un François Fillon glacial, après une bourde pareille je ne vous aurais jamais pris. » Mais le président, qui vous soutiendra d'un bout à l'autre, passe l'éponge. Et Fillon lui-même deviendra un ami.

Vous faites vos débuts parlementaires avec la redoutable affaire Hadopi. Personne, sauf le président, ne donne très cher de votre peau. « Mettez-le à la tribune de l'Assemblée nationale, prophétise Alain

Minc, et il ne tiendra pas cinq minutes. » Vous tenez très bien le coup. « Succès de cabotinage et de vanité, écrivez-vous de vous-même, ils sont tous sidérés par mon aplomb. »

Ce qu'il y a de mieux et de plus sympathique dans cette mosaïque pointilliste qui constitue votre Journal, c'est que vous ne vous donnez jamais le beau rôle. Vous ne vous poussez pas du col. Vous vous dénigrez plutôt. Un soir, chez François Fillon, Vladimir

Il y a deux problèmes avec vous. Le premier est que vous êtes parfois imprudent. Le deuxième est que vous êtes trop gentil.

Poutine débarque pour dîner vers les dix heures du soir, sans cravate et sans protocole. Il vous lance : « Je sais tout de vous ! » Vous lui répondez du tac au tac : « Dans ce cas, je ne peux que remonter dans votre estime. »

C'est qu'il y a deux problèmes avec vous. Le premier est que vous êtes parfois imprudent. Vous avez écrit, il y a quelque chose comme huit ans, un livre littéraire très réussi, mais qui n'était pas exactement ce qu'on pouvait attendre d'un ministre de la République. Marine Le Pen s'en empare, le triture et vous attaque avec violence. Vous voilà bien pris entre les socialistes et le Front national.

Le deuxième problème est que vous êtes trop gentil. Vous aimez vos amis, mais vous avez aussi souvent un faible pour vos adversaires. Vous parvenez la plupart du temps à les apprivoiser en privé. Mais ils se rattrapent cruellement en public.

Les socialistes ne peuvent vous reprocher qu'une chose : c'est de vous appeler Mitterrand. Vous portez un nom sacré et consacré au socialisme. Parmi les six frères et sœurs de François Mitterrand et de votre père, plusieurs pourtant, notamment votre oncle Jacques, le lecteur le constate à chaque page de votre *Récréation*. Quand la reine Margrethe du Danemark, qui n'est pas du genre à la bonne franquette, vient assister avec son mari, le prince Henrik, français de naissance, à une soirée à l'Opéra Garnier, vous les accompagnez avec une ombre de solennité. À l'entracte, vous prenez un ascenseur pour gagner un foyer

particulier où vous attendent des rafraîchissements. Soudain s'engouffrent dans l'ascenseur un écrivain célèbre, Prix Goncourt 1991 pour *Les Filles du Calvaire*, auteur de romans et de biographies remarquables : Pierre Combescot, peut-être déjà légèrement éméché.

Sans un regard pour la reine, il attaque tout de go son vieux camarade des soirées d'antan : « Alors, mon chou, tu n'as tout de même pas oublié tes vieilles copines ? Et les biquettes danois, il paraît que c'est toi qui leur dessines leurs uniformes ? Tu fais aussi les essayages ? » L'ascenseur poursuit son trajet avec une lenteur insupportable. Vous glissez à la reine : « C'est un écrivain très renommé, Majesté, et, comme tous les écrivains, il est un peu provocateur. » Sans ciller, implacable, entourée de toutes les neiges du Groenland, la reine vous répond : « Merci, je l'avais remarqué. »

Vous passez ainsi, croquis après croquis, léger, un peu goguenard, follement sympathique, sur la scène du pouvoir. Un charme irrésistible se dégage de votre livre sur ce monde politique où le destin vous a jeté par surprise – et où vous ne vous débrouillez pas si mal. Mais d'abord en artiste et en écrivain.

Membre de l'Académie française.
** « La Récréation », Robert Laffont, 2013, 726 p., 24 euros.



BERNARD CARAYON

Pour l'avocat, ancien député et spécialiste de l'intelligence économique, la France et l'Union européenne doivent tirer toutes les leçons du programme d'espionnage de la NSA à l'égard de Paris et de Berlin.

Affaire Snowden: la preuve de l'existence du diable

La tradition américaine est libérale : la philosophie des pères fondateurs, l'attachement au libre-échange, le poids du droit dans la société, tout y ramène. Presque tout. Dans son discours sur l'état de l'Union, en 2000, Clinton assignait à son pays l'objectif de « modérer le monde ». Quelques années plus tôt, un plan stratégique, Total Information Awareness (TIA), avait été défini par son administration afin d'assurer aux États-Unis la maîtrise mondiale de l'information.

Ces moyens ont été décapités au lendemain du 11 Septembre, sous couvert de lutte antiterroriste : Container Security Initiative (CSI) avec la présence de douaniers américains dans tous les grands ports européens ; Customs Trade Partnership Against Terrorism (CTPAT) qui, sous prétexte de vérifier les mesures de sécurité des sociétés exportant vers les États-Unis, s'arrogent un droit de visite dans les dites entreprises ; National Economic Council intégré au National Security Council, confortant la proximité entre stratégies de compétitivité et de renseignement. Simultanément, les États-Unis déploient leur puissance à travers les fonds d'investissement (Carlyle, Apax) prenant le contrôle d'entreprises

sensibles, préparaient un leadership dans les métiers stratégiques d'avocat, d'audit et de courtage d'assurance ; des think-tanks et des ONG se préparaient à modérer les esprits.

Cette politique systématique de défense et de promotion de leurs intérêts a été décrite au moins depuis dix ans ; ces travaux, rendus publics, ne pouvaient être ignorés ni de l'État, ni des entreprises, ni des médias, ni du public. C'est ainsi qu'a été mise en place, en France, une politique

Les chantages d'une « mondialisation heureuse » en sont pour leurs frais : c'est bien d'une guerre économique qu'il s'agit.

publique d'intelligence économique, et que les moyens de nos services de renseignements ont été notablement accrus.

Il manquait des preuves massives et concrètes, rendues désormais publiques. Que l'agent de la NSA, Snowden, hébergé en Russie, après une étape, dans sa fuite, à Hongkong, ait été manipulé par la Chine, malmenée par des accusations d'espionnage, de hacking et de contrefaçon, n'absout en rien la formidable entreprise d'espionnage américaine : espionnage politique visant aussi bien la présidente du Brésil, la chancelière Merkel que

des diplomates français ; espionnage industriel, l'essentiel des ressources de la NSA étant consacré au pillage technologique et scientifique, bref à du vol et de la triche ; espionnage de la vie privée, aussi bien des Américains à partir de dispositifs volontairement installés à l'étranger, que des ressortissants de pays alliés ou adversaires.

Ces révélations sont utiles : ceux qui étaient décrits, hier, comme des paranoïaques peuvent désormais se

moquer des naïfs ou des « idiots utiles ». Les chantages d'une « mondialisation heureuse » en sont pour leurs frais : c'est bien d'une guerre économique qu'il s'agit, d'une guerre insupportable entre amis, partageant les mêmes formations intellectuelles, les mêmes conseils d'administration, les mêmes clubs. On mesurera, à l'aune de ces révélations, la réaction de M. Barroso proposant la création d'une « commission » ou du président Hollande « exigeant des explications ».

Voilà surtout l'occasion d'avoir une autre lecture de la mondialisation : les États-nations, que l'on croyait condamnés par l'Histoire, sont bien les vrais acteurs de stratégies de puissance ; la paix économique entre

les nations doit reposer sur les principes de réciprocité, de transparence et de respect de la règle de droit.

Adossées à ces principes, la France et l'Europe devraient porter le débat au sein du G20. Il n'est pas concevable de poursuivre avec les États-Unis les négociations sur le libre-échange, tant qu'ils n'auront pas démantelé leurs outils de distorsion de concurrence et ouvert leurs marchés publics et privés. Le gouvernement français serait bien inspiré de faire voter, par le Sénat, la loi sanctionnant la violation du secret des affaires, adoptée, sur ma proposition, par l'Assemblée en janvier 2012. Enfin, l'Europe, qui dispose de chercheurs et d'industries susceptibles de concevoir une alternative à l'offre américaine en matière de technologies de l'information et de la communication, devrait mobiliser sans tarder les ressources qu'elle a dispersées entre plusieurs agences, aux missions complémentaires : Agence européenne chargée de la sécurité des réseaux et de l'information, Organe de régulation des communications électroniques, Agence européenne de défense, Institut d'études de sécurité de l'Union européenne, Fonds européen d'investissement.

Baudelaire disait que « la plus grande ruse du diable est de faire croire qu'il n'existe pas » : raté !

» Lire aussi PAGES 2, 3 ET 4

BIBLIOTHÈQUE DES ESSAIS

LA GUERRE d'Irak a depuis bien longtemps disparu de nos écrans et de nos journaux, avant même d'être supplantée par les révoltes arabes et le conflit syrien. L'indifférence pour un conflit qui continue en ce moment même (le bilan des victimes civiles se monte ces derniers temps à plus d'une centaine de morts par semaine) est largement due dans le cas de l'Irak à la malédiction qui entoure depuis le début cette triste affaire.

Ceux qui s'étaient opposés à l'expédition militaire de George W. Bush, après avoir saouvé leurs « on vous l'avait bien dit » d'un air satisfait, ont vite cessé de s'y intéresser une fois leurs prophéties réalisées. Ceux qui l'avaient soutenue se sont tus, vaguement gênés par la tournure des événements. Allergiques à l'échec, les Américains se sont

inventés en 2008 une victoire médiatique avant de rembarquer leurs troupes et leurs équipes de télévision. Mais la guerre, elle, continue depuis. Nourrie par les vieilles rancunes de l'islam des origines, alimentée par des rivalités politiques bien modernes, elle se livre à coups d'attentats suicidaires que personne ne prend la peine de revendiquer.

Jamais cyniques, toujours justes

Les voitures piégées explosent les unes après les autres, et l'on ne fait même plus le bilan des victimes anonymes. Cette horreur quotidienne, entre les tas d'ordures et les murs de béton, sous un ciel chargé de sable et de gaz d'échappement, sert de décor à la quarantaine de lettres de Bagdad de Lucas Menget.

Écrites de septembre 2007 à juillet 2008 par

le reporter de France 24, à l'époque l'un des derniers journalistes à s'aventurer encore en Irak, cadrées serrées comme des photos, écrites dans un style tranchant, jamais cyniques, toujours justes, ces missives peignent mieux que des ouvrages d'analyse la terrible descente aux enfers de l'Irak. Américains retranchés derrière les murs de leur zone verte, Irakiens cloîtrés chez eux, chiïtes, sunnites, chrétiens, la guerre est un conflit postmoderne qui se livre dans l'enfer des embouteillages, avec en toile de fond la suspicion, la peur, l'angoisse, mais aussi ces moments drôles et absurdes qui font rire nerveusement dans les pires situations.

Avec une bande d'anciens policiers irakiens moustachus qui lui servent d'escorte, en compagnie de Muthanna, personnage

sympathique et éminemment romanesque qui ne se démonte jamais dans la folie quotidienne, Lucas Menget réussit avec une patience infinie et au prix d'efforts démesurés l'exploit de se déplacer dans Bagdad, et même en dehors, jusqu'à Najaf et à Basora.

De retour dans des hôtels sinistres et déserts, il ramène de ces expéditions plus de questions que de réponses, dont il rend compte dans ces lettres envoyées aux siens comme des extorités, et qu'il termine par la même formule : Bonne nuit, bonne journée. Mais ces scènes précises, littéraires, magnifiquement ciselées, une fois mises bout à bout comme dans un triptyque de Hyéronimus Bosh, peignent une vaste et terrible fresque de l'enfer.

■ Lettres de Bagdad, carnet de route

LUCAS MENGET,
ÉDITIONS THIERRY MARCHEAISE,
144 p., 14,90 EUROS.

